

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

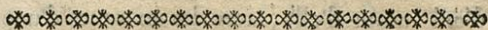
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre C. M. Lovelace à M. Belford.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1802



LETTRE C.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

M. Lovelace, pour continuer le récit qu'il a commencé, dans sa dernière Lettre, raconte à son ami tout ce qui s'est passé entre Clarisse & lui, dans le voyage & dans les Hôtelleries, jusqu'à leur arrivée chez Madame Sorlings. Mais comme ce détail n'ajoute rien à celui de Miss Clarisse; l'Editeur Anglois a retranché ce qui auroit l'air de répétition, & n'a conservé que ce qui peut servir à développer de plus en plus les deux caractères.

Ainsi, en descendant le Lundi au soir à l'Hôtellerie de S. Albans, M. Lovelace peint les circonstances dans ces termes :

Quantité de gens, qui s'assemblerent autour de nous, sembloient marquer, par leur visage allongé & par leurs regards immobiles, l'étonnement où ils étoient de voir une jeune personne, d'une figure charmante & de l'air le plus majestueux, arriver, sans autre compagnie que la mienne, d'un voyage qui avoit fait fumer les Chevaux & suer les Valets. J'observai leur curiosité, & l'embaras de ma Déesse. Elle jeta un coup



d'œil autour d'elle, avec les marques d'une douce confusion ; & quittant ma main assez brusquement, elle se hâta d'entrer dans l'Hôtellerie.

* * *

Ovide n'entendoit pas mieux que ton ami l'art des métamorphoses. Sur le champ, je la transformai aux yeux de l'Hôtesse, en une petite Sœur, aussi chagrine qu'aimable, que je ramenois malgré elle & par surprise, de la Maison d'un Parent, où elle avoit passé l'hyver ; pour l'empêcher de se marier à un damnable libertin (j'approche toujours de la vérité autant que je puis) que son Pere, sa Mere, sa Sœur ainée, & tous ses chers Oncles, ses Tantes & ses Cousines, avoient en horreur. Cette fable expliquoit tout à la fois la mauvaise humeur de ma Belle ; son dépit contre moi, s'il duroit encore ; & son habillement, qui n'étoit pas propre au voyage ; sans compter que c'étoit lui donner fort à propos une juste assurance de mes vûes honorables.

* * *

Sur le débat qu'il eut avec elle, particulièrement à l'occasion du reproche qu'elle lui fit, de l'avoir poussée au sacrifice de son devoir & de sa conscience, il écrit :

Elle

Elle ajouta quantité de choses, encore plus mortifiantes. Je l'écoutai en silence. Mais lorsque mon tour fut venu, je plaidai, je raisonnai, je m'efforçai de lui répondre; & m'apercevant que l'humilité ne suffisoit pas, j'élevai la voix & je fis briller dans mes yeux un air de colere, dans l'espérance de tirer avantage de cette douce poltronerie, qui a tant de charmes dans ce sexe (quoiqu'elle ne soit souvent qu'une affectation), & qui avoit peut-être servi plus que tout le reste à me faire triompher de cette fiere beauté.

Cependant elle n'en parut pas intimidée. Je la vis prête elle-même à s'emporter beaucoup; comme si ma réponse n'eut servi qu'à l'irriter. Mais lorsqu'un homme est aux mains avec une femme sur des affaires de cette nature, quelque ressentiment qu'elle affecte, il auroit peu d'habileté s'il ne trouvoit pas le moyen de l'arrêter. Se ressent-elle trop vivement de quelque expression hardie? Il en sera quitte pour deux ou trois autres hardiesses, qu'il doit prononcer avec la même fermeté; sauf à les adoucir ensuite, par des interprétations favorables.

A l'occasion de la répugnance qu'elle prétendoit avoir eu d'abord à lui écrire voici ses réflexions :



J'en conviens, ma Précieuse! & vous deviez ajoûter que j'ai eu des difficultés innombrables à combattre. Mais vous pourrez souhaiter quelque jour de ne vous en être pas vantée: & peut-être regretterez-vous aussi tant de jolis dédains; tels que de m'avoir assuré „ que ce n'est point en ma faveur que „ vous rejettez *Solmes*; que ma gloire, si je „ m'en fais une de vous avoir enmenée, „ tourne à votre honte; que j'ai plus de mérite à mes propres yeux qu'aux vôtres ou à „ ceux de tout autre (quel fat elle fait de moi „ *Belford*!) que vous souhaiteriez de vous „ revoir dans la Maison de votre Pere, quel „ les qu'en pussent être les suites..... Si je te pardonne ces réflexions, ma charmante, ces souhaits, ces mépris, je ne ferai pas le *Lovelace* que j'ai la réputation d'être, & que ce traitement me fait juger que tu me crois toi-même.

En un mot, son air & ses regards, pendant toute cette dispute, marquoient une espèce d'indignation majestueuse, qui sembloit venir de l'opinion de sa supériorité sur l'homme qu'elle avoit devant elle.

Tu m'as souvent entendu badiner sur la pitoyable figure que doit faire un mari, lorsque sa femme croit avoir, ou qu'elle a réellement, plus de sens que lui. Je pourrois t'appor-

l'apporter mille raisons qui ne me permettent pas de penser à prendre *Clarisse Harlove* pour ma femme ; du-moins, sans être sûr qu'elle ait pour moi cet amour de préférence que je dois attendre d'elle en l'épousant.

Tu vois que je commence à chanceler dans mes résolutions. Ennemi comme je l'ai toujours été des entraves du mariage, que je retombe aisément dans mon ancien préjugé ! Puisse le Ciel me donner le courage d'être honête ! Voilà une priere, *Belford*. Si malheureusement elle n'est pas écoutée, l'aventure sera fâcheuse pour la plus admirable de toutes les femmes. Mais comme il ne m'arrive pas souvent d'importuner le Ciel par mes prieres, qui fait si celle-ci ne fera point exaucée ?

Pour ne rien dissimuler, je suis charmé des difficultés que j'envisage, & de la carrière qui s'ouvre devant moi pour l'intrigue & le stratagème. Est-ce ma faute, si mes talens naturels sont tournés de ce côté-là ? Conçois-tu d'ailleurs quel triomphe j'obtiens sur tout le sexe, si j'ai le bonheur d'en subjuguér l'ornement ? Ne te souviens-tu pas de mon premier vœu ? Ce sont les femmes, tu le fais, qui ont commencé avec moi. Celle-ci m'épargne-t-elle ? Crois-tu, *Belford*, que



j'eusse fait quartier au Bouton de rose, si j'avois été bravé avec les mêmes hauteurs ? sa grand Mere me demanda grace. Il n'y a que l'opposition & la résistance qui m'irritent.

Pourquoi cette adorable personne employe-t-elle tant de soins à me convaincre de sa froideur ? Pourquoi son orgueil entreprend-il d'humilier le mien ? Tu as vû dans ma dernière Lettre avec quel mépris elle me traite. Cependant que n'ai-je pas souffert pour elle, & que n'ai-je pas même souffert d'elle ? Aurai-je la foiblesse de m'entendre dire qu'elle me méprisera, si je m'estime plus que ce méprisable *Solmes* ?

Dois-je supporter aussi qu'elle m'interdise toutes les ardeurs de ma passion ? Lui jurer de la fidélité, c'est lui faire connoître que j'en doute moi-même, puisque j'ai besoin de me lier par des sermens. Maudit tour qu'elle donne à toutes ses idées ! Sa censure est la même aujourd'hui qu'auparavant. Etre en mon pouvoir, n'y être pas, elle n'y met aucune différence. Ainsi mes pauvres sermens sont étouffés, avant qu'ils osent se présenter sur mes lèvres : & que Diable un Amant peut-il dire à sa Maitresse, s'il ne lui est permis ni de mentir ni de jurer ?

J'ai

J'ai eu recours à quelques petites ruses qui ne m'ont pas mal réussi. Lorsqu'elle m'a pressé un peu durement de la quitter, je lui ai fait une demande fort humble, sur un point qu'elle ne pouvoit me refuser; & j'ai affecté une reconnoissance aussi vive, que s'il eut été question d'une faveur de la plus haute importance. C'étoit de me promettre, comme elle l'avoit déjà fait, que jamais elle ne seroit la femme d'un autre homme, tandis que je n'aurois point d'autre engagement & que je ne lui donnois aucun juste sujet de plainte. Promesse inutile, comme tu vois, puisqu'à chaque moment elle peut trouver des prétextes pour se plaindre, & qu'elle demeure seule juge de l'offense. Mais c'étoit lui montrer combien il y a de justice & de raison dans mes espérances, & lui marquer en même-tems que je ne pensois point à la tromper.

Aussi ne se fit-elle pas presser. Elle me demanda quelle sûreté je désirois. Sa parole, lui dis-je; sa seule parole. Elle me la donna. Mais je lui dis que cette promesse avoit besoin d'un sceau; & sans attendre son consentement, qu'elle n'auroit pas manqué de me refuser, je la scellai sur ses lèvres. Tu me croiras si tu veux, *Belford*, mais je te jure que c'est la première fois que je



je me suis échappé à cette hardiesse ; & qu'une liberté si simple, prise avec autant de modestie que si j'étois *Vierge* moi-même, (afin qu'une autrefois elle croie n'avoir rien à redouter,) me parut mille fois plus délicate que tout ce que j'ai jamais goûté de plaisir avec les autres femmes. Ainsi le respect, la crainte, l'idée du péril & de la défense, sont le principal prix d'une faveur.

Je joüai fort bien le rôle de Frere, Lundi au soir, devant l'Hôtesse de S. Albans. Je demandai pardon à ma chere Sœur de l'avoir enmenée contre son attente & sans aucuns préparatifs. Je parlai de la joie que son retour alloit causer à mon Pere, à ma Mere, à tous nos amis ; & je pris tant de plaisir à m'étendre sur les circonstances, que d'un regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'ame, elle me fit connoître que j'étois allé trop loin. Je ne manquai pas d'excuses, lorsque je me trouvai seul avec elle. Mais il me fut impossible de découvrir si mes affaires en étoient devenues pires ou meilleures. Tien, *Belford*, je suis de trop bonne foi. Ma victoire, & la joie que j'ai de me trouver presque en possession de mon trésor, me dévoilent le cœur & le tiennent comme à découvert. C'est ce diable de sexe qu'on ne peut guérir de sa dissimulation. Si je pouvois

pouvois engager ma Belle à parler aussi naturellement que moi. Mais il faut que j'apprenne d'elle l'art d'être plus réservé.

Elle ne doit pas être bien pourvûe d'argent: mais elle a trop de fierté pour en recevoir de moi. Je voudrois la conduire à Londres (à Londres, cher ami, s'il est possible, & je crois que tu m'entens assez) pour lui offrir les plus riches Etoffes & toutes les commodités de la ville. Je ne puis lui faire goûter cette proposition. Cependant mon Agent m'assûre que son implacable Famille est résoluë de lui causer toutes sortes de chagrins.

Il paroît que ces misérables ont *enragé* de bon cœur, depuis le moment de sa fuite; & qu'ils continuent d'enrager, grâces au Ciel; & que suivant mes espérances, leur rage ne cessera pas sitôt. Enfin mon tour est venu! Ils regrettent amèrement de lui avoir laissé la liberté de visiter sa volière & de se promener au Jardin. C'est à ces maudites promenades qu'ils attribuent l'occasion qu'elle a trouvée, (quoiqu'ils ne puissent deviner comment), de concerter les moyens de fuir. Ils ont perdu, disent-ils, un excellent prétexte pour la renfermer plus étroitement, lorsque je les ai menacés de la secourir, s'ils entreprenoient de la conduire malgré elle à la

Cita-



Citadelle de son Oncle. C'étoit leur intention. Ils craignoient que de son consentement, ou sans sa participation, je ne prisse le parti de l'enlever dans leur propre Maison. Mais l'honnête *Joseph*, qui m'avoit informé de leur dessein, me rendit un service admirable. Je l'avois instruit à faire croire aux *Harloves* que j'ai autant d'ouverture pour mes gens, que leur stupide aîné en a pour lui. Ils le crurent informé de tous mes mouvemens par mon Valet de Chambre; & l'ayant chargé d'observer aussi la jeune Maîtresse, toute la Famille dormit tranquillement sur la foi d'un Ministre si fidelle. Nous étions tranquilles avec un peu plus de raison, ma charmante & moi.

Il m'étoit venu à l'esprit, comme je crois te l'avoir marqué alors, de l'enlever quelque jour dans le Bûcher, qui est assez éloigné du Château. Cette entreprise auroit infailliblement réussi, avec ton secours & celui de tes Camerades; & l'action étoit digne de nous. Mais la conscience de *Joseph*, comme il l'appelle, fut d'abord un obstacle, qui se réduisit ensuite à lui faire craindre qu'on ne découvrit la part qu'il y auroit eue. Cependant je n'aurois pas eu plus de peine à lui faire surmonter ce scrupule qu'un grand nombre d'autres, si je n'avois compté, dans
le